

UNE CO-PRODUCTION

L'YEUX OUVERTS/ISKRA/France Ô

UN FILM DOCUMENTAIRE DE 55 MN DE

SAMIR ABDALLAH & KHERIDINE MABROUK

GAZA

LE JOUR D'APRÈS...

STROPHE



GAZA

LE JOUR D'APRÈS... STROPHE

RÉSUMÉ

SYNOPSIS

GENÈSE D'UN FILM

INTENTIONS

IMAGES TOURNÉES/IMAGES À TOURNER

AU-DELÀ DU CRI

PERSONNAGES

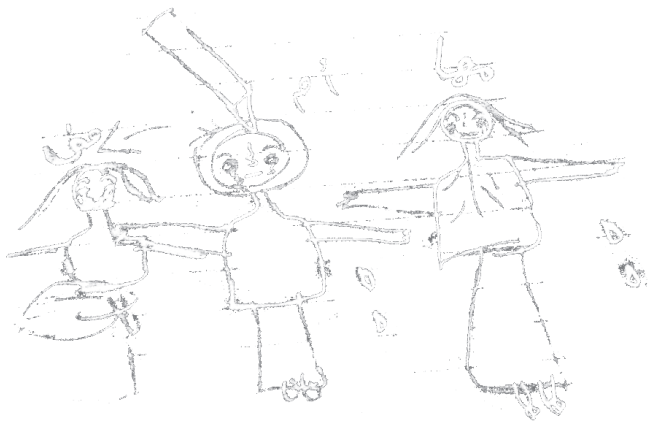
GAZA CRÈVE L'ÉCAN

BIOS/CONTACTS

2/20

**blagues ou
histoires à raconter*

Nous rapportons ces images de Gaza, Palestine. Ce pays qui ressemble de plus en plus à une métaphore. Nous sommes rentrés dans Gaza au lendemain de la dernière guerre et découvrons, avec nos amis délégués palestiniens des droits de l'homme, l'étendue de la « gaza-strophe ». Les récits de dizaines de témoins de la guerre israélienne contre Gaza, nous font entrer dans le cauchemar palestinien. Malgré cela, nos amis Gazaoui nous ont offert des poèmes, des chants et même des "Nokta"*.



Khéridine et moi sommes rentrés dans Gaza le 20 janvier 2009, au surlendemain du cessez le feu annoncé après la guerre de cet hiver 2008/2009. Nous avons tout de suite commencé à tourner.

Abu Samer et Joker, deux militants du Centre Palestinien des Droits de l'Homme de Gaza, engagés dans une enquête sur les exactions commises pendant cette guerre, nous guident tout le long de l'étroite bande de Gaza, sur les traces des chars israéliens.

Des dizaines de témoins de la guerre israélienne de 22 jours contre Gaza (27 décembre 2008 au 18 janvier 2009) témoignent devant la caméra. Leurs récits frappent par la précision des faits et nous font entrer dans le cauchemar palestinien.

Ils sont complétés par des images tournées sous le feu de l'offensive israélienne par plusieurs cameramen palestiniens que nous avons connus à l'époque de l'ancienne télévision palestinienne, aujourd'hui dissoute. Ces images produites pour les télévisions du monde mais non exploitées, nous ont été données par ceux qui les ont tournées pour que nous en fassions un film. Certaines sont insoutenables. Elles hantent les cauchemars de nos amis, et les nôtres aussi. Nous les regardons avec eux et leur demandons de nous livrer leurs réflexions sur les images qu'ils ont produites sur le conflit, et au-delà, de nous décrire leur paysage mental après cette guerre extrêmement violente.

Nous connaissons plusieurs de ces personnes depuis une dizaine d'années. Nous allons à leur rencontre, parce que ce sont des amis et parce qu'ils nous ont invités à les rejoindre dès que possible. Notre but : documenter la tragédie palestinienne du point de vue de l'intérieur. Lors de notre voyage, le 20 janvier 2009, au surlendemain du cessez-le-feu et jour historique de l'investiture de Barak Obama, nous avons rencontré partout des gens debout, dignes, tout entièrement investis dans l'impérieuse nécessité de poursuivre leur existence. Et ceci, alors qu'ils sont encore sous le choc d'un long cauchemar...

Samir Abdallah



GAZA

LE JOUR D'APRÈS... STROPHE

Elle n'est point, Gaza, la plus belle des cités...

Et comme nous serions méchants si nous cherchions chez elle des poèmes !

(...) Peut-être –une mer tumultueuse peut bien engloutir une île minuscule- l'ennemi vaincra-t-il Gaza. Peut-être la décapiteront-ils de tous ses arbres...

Peut-être sèmeront-ils de leurs roquettes les ventres des enfants et des femmes, à Gaza. Et peut-être l'asphyxieront-ils sous la mer et sous les sables et dans des baquets de sang !

RÉSUMÉ

SYNOPSIS

GENÈSE D'UN FILM

INTENTIONS

AU-DELÀ DU CRI

PERSONNAGES

GAZA CRÈVE L'ECAN

BIOS/CONTACTS

Pourtant :

Jamais elle ne se gargarisera de mensonges.

Ni ne dira aux conquérants : Oui !

Ni ne cessera d'exploser.

Va-t-elle mourir ?

S'est-elle suicidée ? Non, non.

C'est la manière de Gaza d'annoncer son imprescriptible droit à la vie...

4/20

Mahmoud Darwish

Silence pour Gaza, 1974



27 décembre 2008, 11 h du matin à Khan Yunes, Gaza. Dans son bureau du P.C.H.R. le Centre Palestinien des Droits de l'Homme, Abu Samer, 45 ans, chargé des enquêtes, travaille sur un projet de film sur les violations des droits de l'homme à Gaza.

Les colonies israéliennes ont été démantelées pendant l'été 2005, l'armée s'est retirée, mais après des élections qui ont donné le Hamas vainqueur au détriment du Fatah, les deux principales factions palestiniennes en sont venues aux mains, et l'Autorité Palestinienne a été exclue du pouvoir dans l'étroite bande de Gaza. Le P.C.H.R. - connu pour son indépendance et son sérieux, affilié à la F.I.D.H., la Fédération Internationale des Droits de l'Homme (son vice-président est le dirigeant de l'organisation de Gaza)- n'hésite pas à rendre publiques et à dénoncer les exactions et violations commises par les responsables des différentes factions palestiniennes, tant le Fatah que le Hamas. Pas seulement Israël. Mais Israël et la communauté internationale (qui ne veut pas traiter avec les dirigeants du Hamas) ont imposé ici un blocus qui paralyse la vie de plus de 1,5 million d'habitants depuis de nombreux mois. Abu Samer veut pointer dans son film les nombreuses conséquences désastreuses de ce blocus sur les droits humains de la population de Gaza.

Abu Samer pense m'appeler pour l'aider sur ce projet. Nous nous connaissons depuis une

dizaine d'années, depuis que j'ai tourné plusieurs films ici, lors de mes divers voyages. J'y reviendrai...

Mais voilà qu'une série d'explosions énormes font voler en éclats les vitres au-dessus de sa tête. En l'espace de 200 secondes, plus de 60 avions vont larguer 2000 bombes sur une soixantaine de cibles dans tout Gaza. Plusieurs bombes explosent non loin du bureau d'Abu Samer qui tombe face contre terre. Il pense que c'est un tremblement de terre, et voit la fin du monde. En fait c'est la guerre. Une violence inouïe, avec son lot de malheurs et de destructions. La mort va roder à Gaza pendant 22 jours. Un véritable cauchemar...

Le soir même, je cherche à joindre Abu Samer au téléphone. Les lignes sont coupées. J'envoie des messages mails inquiets, mais Internet ne semble pas passer. Impossible de communiquer avec lui ou quiconque pendant plusieurs jours. Début janvier, je participe à l'organisation de missions médicales pour tenter de répondre à l'urgence. Je connais bien les réseaux qui organisent depuis 2001 les missions de ce type pour y avoir participé moi-même. Un premier groupe arrive à se rendre sur place, puis un deuxième, en pleine guerre. Uniquement des médecins et du personnel médical.

Nous sommes le 14 janvier, Abu Samer m'appelle enfin. Il me rassure sur son état et

celui de nos proches amis. Il a appris que j'étais impliqué dans l'envoi des premières missions. Il aimerait bien que je vienne avec ma caméra ou sans. Il me dit qu'il pensait à moi juste avant que ça pète, pour ce projet de film qu'il aurait aimé que je réalise. Il me dit qu'il a tout le matériel nécessaire sur place pour tourner, mais qu'il aimerait que ce soit moi qui le fasse. Je suis très touché. Mais, désolé, je ne suis pas candidat au martyr. J'ai déjà morflé (un peu blessé à la jambe) au Liban pendant la guerre de l'été 2006. Je ne vois pas mon utilité. Je ne veux pas y aller moi-même. Je ne suis pas médecin tout de même, et je ne me vois pas filmer sous les bombes !

Il comprend, mais je le sens déçu. Il me rappelle mon séjour chez Arafat en 2002, pendant les 34 jours du siège de la Moqataa, le QG du Vieux à Ramallah.



Une vieille blague commencée la même année chez lui, à Khan Yunès, sous les bombes déjà. Il ne veut pas me mettre la pression plus que ça. Je lui promets de réfléchir à venir APRES la guerre, mais je pensais juste botter en touche.

En fait, le lendemain, j'ai pris ma décision. Je n'ai pas réussi à dormir de la nuit. C'est le jour où une école de l'UNRWA (organisme des Nations Unis pour les réfugiés) a été bombardée au phosphore blanc. Un autre ami palestinien m'appelle, Hassan Balawi. Il a dirigé le service en français de l'ancienne télévision palestinienne à Gaza. Nous avons travaillé ensemble en 2001 et 2002. Il me dit que des amis communs ont filmé le bombardement de l'école. En fait, ils ont tourné depuis le premier jour de la guerre. Ils veulent me donner leurs images pour que j'en fasse un film. Leur référence, c'est « le Siège », un documentaire que j'ai tourné pendant le siège de la Moqataa dont je viens de parler. Ils me disent que ce film a été vu des dizaines de fois sur toutes les chaînes palestiniennes par toute la population de Gaza. Ils veulent me donner leurs images en main propre. Je suis extrêmement touché. Je veux voir.

Le soir même, j'avais rendez-vous avec un groupe de volontaires pour organiser une troisième mission d'urgence sanitaire à Gaza. Je me suis inscrit pour partir. Je ne me voyais pas siroter des jus dans les cafés parisiens en envoyant des gens dans l'enfer de Gaza, et en plus j'ai compris que je pouvais me trouver à ma place, pour une nouvelle mission en Palestine, un pays et des gens que j'aime. Et je l'avoue, un peu rassuré par les informations qui laissaient présager d'un rapide cessez le feu.

J'en parle à mon ami Khéridine, c'est rassurant de tourner à deux, et plus efficace ; il est tout de suite partant.

Notre groupe est parti le 18 janvier. Nous étions 12. Des Médecins, du personnel médical, quelques politiques, juristes et associatifs, « les 12 salopards venus faire du terrotourisme » pourra titrer un journal israélien...

Nous savions que nous n'aurions aucune chance de passer par la frontière israélienne, d'où tous les candidats au voyage sont systématiquement refoulés. Nous avons donc voyagé par le Caire, pour tenter le passage par le poste-frontière de Rafah, le seul qui n'est pas contrôlé par Israël.





RÉSUMÉ
SYNOPSIS
GENÈSE D'UN FILM
INTENTIONS
AU-DELÀ DU CRI
PERSONNAGES
GAZA CRÈVE L'ÉCAN
BIOS/CONTACTS

7/20

Chacun est parti pour Gaza avec ses raisons. Pour ma part, je savais que j'allais tourner un film. Je suis documentariste, cet art est mon métier, et mon travail consiste à mettre à jour et à révéler des faits, à transmettre un message, à inventer des récits à partir d'une quête de vérité. Or, la vérité sur les 22 jours de la guerre contre Gaza nous a été cachée. Je n'ai quasiment pas vu d'images sur les télévisions occidentales. Les caméramen ont été interdits d'entrée ; seulement autorisés à filmer depuis les talus surplombant la frontière du côté de Sdérot (côté israélien). Quant aux images des pays du Sud, je n'y ai pas eu accès; j'ai juste (entre)vu -sur le net- des images insoutenables, débitées en tranches d'horreur à la manière de tous les JT du monde. Il m'a semblé que les images –ou les non-images- cathodiques ont participé de la déshumanisation des Palestiniens de Gaza.

Moi qui fais un travail de vérité, j'ai besoin de voir et d'entendre. C'est dans cet état d'esprit que je suis allé à Gaza. Sans idée préconçue, sans scénario pré-établi. Juste l'envie de rencontres avec les humanités d'un peuple martyr privé de ses libertés essentielles. Et des souvenirs de poèmes lus et entendus en d'autres temps, déjà sous les bombes, avec Mahmoud Darwish et ses compagnons. J'avais quitté Gaza, il y a 7 ans, lors d'un séjour avec le grand poète qui vient de partir pour le dernier voyage. Nous avons nommé cette terre rebelle, la terre du poème. Et nous avons beaucoup pleuré.

Mais avait conclu l'artisan des mots : les poèmes ont séché sur nos babines, tandis que déambule partout le gouvernement de la Mort... J'avais appris par cœur le poème qui n'était pas écrit, mais il s'est embrouillé dans ma mémoire. Et malgré l'avertissement du poète, je suis retourné à Gaza en quête d'un poème...

Le 20 janvier, nous sommes rentrés dans Gaza par le poste-frontière de Rafah, après une attente de plusieurs heures côté égyptien. Abu Samer et Joker, un autre ami proche, nous accueillent avec joie. Je les avais appelés au dernier moment, une fois que j'étais sûr de passer. Ils sont venus tout de suite. Longues embrassades. Et puis ce fut la plongée dans la vision du cauchemar palestinien...

Je m'étais questionné pendant des heures sur l'approche que je devrais prendre : comment filmer, quel angle, quand, quoi et toutes les questions habituelles. Mais j'ai tout de suite senti quoi faire. J'allais attacher mes pas à ceux de ces amis venus nous chercher avec tellement de joie.

Abu Samer m'a tout de suite parlé de son travail et de l'importance de documenter à chaud les événements, de recueillir les récits des témoins de la guerre, victimes de violations flagrantes des droits humains.

J'ai compris que j'avais là non seulement deux amis, mais les principaux personnages du film à faire. Pendant 22 jours, personne

n'avait pu circuler dans la bande de Gaza et réaliser vraiment l'étendue des dégâts. Même nos amis caméraman palestiniens que nous retrouverons plus tard, n'ont pu filmer que de loin, ou confinés dans certains quartiers, à cause du danger.

Partout, sous nos yeux, tout au long de la bande de Gaza, les ruines fument encore. Les habitants errent au milieu des restes de leurs maisons, de leurs champs, ou de leurs usines, l'air hagard, couverts de poussière grise, encore abasourdis des bruits et des fureurs de la guerre. Une vision de folie ; nous avons tout de suite pensé aux scènes du film « le Jour d'Après »...

Et au milieu de toutes ces destructions : la vie, les gosses qui jouent aux billes, les gens qui déblayent, les paysans qui se penchent sur leurs terres, les chants des uns, les poèmes des autres, et les blagues que nos amis se font un bonheur de nous raconter...

J'assume complètement mon choix de montrer le point de vue palestinien. Nous n'allons pas jouer aux équilibristes et chercher l'impossible compromis entre les deux parties. Pas de fausse «objectivité», pas de contrepoint israélien, donc. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que des films vont exister pour montrer ce point de vue là, et tant mieux pour tout le monde. Nous allons essayer de montrer de l'intérieur comment les Palestiniens ont vécu cette guerre, la plus violente depuis la naissance du conflit.

Mais aucune complaisance non plus : nous refusons les mises en scènes de propagande, les discours de circonstance, les langues de bois. Nos amis Abu Samer et Joker les abhorrent comme nous ; ils les repèrent au quart de tour. Ils ont été formés sur le terrain des droits humains et personne ne peut mettre en doute leur indépendance de vue.

C'est vrai que nous avons une proximité d'expérience avec ces humanistes-là. Nous avons toujours été engagés dans des luttes pour les droits humains, pour la dignité, sans jamais nous fondre dans des groupes partisans, et sans nous départir de notre indépendance. C'est vrai que ma position de cinéaste favorise largement cette démarche. J'en ai largement parlé avec nos amis du Centre Palestinien des Droits de l'Homme, qui sont connus pour ne pas avoir leur langue dans la poche quand il s'agit de dénoncer les exactions de telle ou telle faction, ou autorité.

C'est d'un grand avantage pour nous : nous évitons les éventuelles manipulations des factions, privilégiant les rencontres avec les Palestiniens ordinaires, nous tenant à distance de ceux qui ont vocation à la représentation –avec tout notre respect !-. Il est clair que chaque personnage rencontré dans le film sera présenté pour ce qu'il est.

De nombreuses enquêtes sur les exactions et crimes de guerre commis pendant cette offensive sur Gaza, sont en cours (Amnesty International, Human Rights Watch,

Commission des Droits de l'Homme de l'ONU, Cour Pénale Internationale...). Elles ont commencé plusieurs semaines ou mois après les faits. On commence à peine à prendre connaissance des premiers rapports, d'autres suivront dans les mois et les années à venir. Nous, nous avons fait le choix d'y aller dès les premières heures du cessez le feu. Il est certain qu'en allant filmer au cœur même de l'onde de choc, le film prend sa dimension documentaire.

Ensemble nous allons découvrir l'ampleur de la « Gaza-strophe ». Le titre du film est venu tout de suite, dès le lendemain de notre arrivée : référence à la Nakba, le mot arabe de catastrophe, qui désigne la tragédie palestinienne depuis 1948. Mais dans ce mot il y a aussi « strophe », référence à la poésie. C'est cette ligne avec sa double lecture qui conduit notre film : « Gaza-strophe, le jour d'après... »

/Pour Khéridine

les questions et la vision étaient partagées, mais avec une approche différente : « En ce qui me concerne, j'ai avec le monde arabe un lien fort entretenu par la distance et donc le manque (je suis né en France et y ai grandi), et entretenu par les souvenirs de mon père qui a passé sa jeunesse en guerre contre «la colonisation de l'Algérie et non contre la France», aime-t-il répéter. Cette vision m'a forgé et m'a donné un regard universel de notre monde. Il ne s'agit pas d'être au service d'une nation ou d'une idéologie mais aux côtés d'un peuple et de sa dignité.

Lorsque les bombardements sur Gaza ont commencé et qu'on ne voyait presque rien sur nos écrans, j'ai ressenti une grande frustration et un sentiment d'impuissance. Non pas parce que j'aurais été pro-Palestinien comme on aime à étiqueter tous ceux qui s'expriment pour ce peuple, mais parce que le silence sur un drame aussi injuste était inacceptable, humainement et intellectuellement. Avec Samir, que je connais depuis une dizaine d'années, nous préparions une mission médicale et au fil des réunions et des bombes à huit clos qui n'en finissaient pas, la nécessité d'aller là-bas, voir et montrer, est devenue évidente. Pour moi, auteur de BD et issu du cinéma d'animation qui ai toujours abordé les questions graves et actuelles à travers la fiction, aller à la rencontre des Palestiniens dans ce qui s'est avéré être un des pires moments de leur histoire, était décisif. Ce qui était auparavant une démarche intellectuelle devait être confronté à la réalité. Le choc a été dur et très vite j'ai retrouvé mes esprits et puisé dans mon expérience pour me mettre au service d'un témoignage collectif à la fois mais tellement personnel : chacun avait vécu le même drame, chacun avait perdu les siens, et chacun avait souffert différemment. Mais il ne s'agissait pas de rechercher les images chocs ou les scènes sur jouées, il s'agissait d'être au plus près des gens, de partager des moments avec eux, et de les écouter. Ce que nous avons fait et recueilli à travers un choix précis dans les cadrages et dans le rythme. »

RÉSUMÉ

SYNOPSIS

GENÈSE D'UN FILM

INTENTIONS

AU-DELÀ DU CRI

PERSONNAGES

GAZA CRÈVE L'ÉCAN

BIOS/CONTACTS

9/20



Les images ont été tournées en janvier et février 2009. Il était pour nous important de les faire dans cette urgence-là, et de prendre la mesure de cette catastrophe. Pendant ce tournage nous avons suivi le fil de l'enquête de nos amis du Centre Palestinien des Droits de l'Homme.

J'avais déjà fait plusieurs voyages à Gaza, ce qui nous a permis d'identifier nos personnages, les situations, et de capter avec une grande précision, mais aussi avec toute leur part d'émotion, les récits que les Palestiniens se sentaient dans l'urgence de raconter.

J'ai retrouvé là d'autres amis que j'avais laissés sept ans plus tôt sur le tournage de mes films précédents (Le Siège, avec Arafat et ses proches assiégés à la Mouqataa en 2002, et Ecrivains des Frontières, avec Mahmoud Darwish et des écrivains).

Au fil des rencontres avec eux, j'ai filmé beaucoup d'improvisations poétiques, et j'ai cherché avec Kheiridine à retenir dans les images cette poésie –si particulière à Gaza- des gestes et des lieux. J'ai aussi acquis la conviction qu'il fallait construire le film sur le principe des strophes d'un poème ("Qassida" en arabe), et nous

avons cherché à filmer des tableaux de la vie qui reprend malgré tout ses droits dans le paysage de ruines laissé par la guerre et le blocus sur Gaza.

Nous avons tourné pendant près d'un mois, et aurions pu continuer encore des semaines.

Mais nous avons dû partir à cause de la trop grande pression exercée sur nous (et tous les étrangers) par nos ambassades respectives et nos familles qui s'inquiétaient de nous voir enfermés dans Gaza, après la fermeture totale de la frontière avec l'Égypte. Les autres membres de notre groupe étaient tous rentrés chez eux après une semaine. La plupart des journalistes et internationaux étaient partis, laissant les hôtels déserts.

Nous étions quasiment les derniers visiteurs étrangers, et avons bien failli nous retrouver bloqués avec les 1,5 millions de Palestiniens enfermés dans la plus grande prison du monde.

Nous sommes sortis de Gaza avec le sentiment de nous enfuir et d'abandonner nos amis. En m'éloignant de la frontière, j'avais

l'impression de les voir se transformer en statues, embourbés dans la poussière, figés dans un temps immuable.

Six mois plus tard, après avoir vu et revu les images que nous avons tournées, cette évidence me saute aux yeux : à Gaza, le temps est suspendu, comme figé dans l'attente de l'Après. Après la guerre, après la dévastation, après le siège... La situation sur le terrain n'a pas évolué d'un pouce.

Je compte retourner à Gaza passer les fêtes de fin d'année pour présenter le film dans la prison gazaoui.

Je sais que le temps à Gaza est toujours autant figé dans l'attente. Le "jour d'Après"-référence au jour d'après la Bombe- est un temps indéfini. Le temps de l'attente qui s'étire sur des mois et dont on ne voit pas venir le bout avant longtemps. A moins d'un miracle.

Mais cette terre de prophéties sature de trop de promesses. Notre seule promesse à nous est celle d'un film. Nous allons le montrer aux Palestiniens de Gaza et d'ailleurs, et au reste du monde...

GAZA

LE JOUR D'APRÈS... STROPHE

RÉSUMÉ

SYNOPSIS

GENÈSE D'UN FILM

INTENTIONS

AU-DELÀ DU CRI

PERSONNAGES

GAZA CRÈVE L'ÉCAN

BIOS/CONTACTS

Le film raconte la guerre, la cavalcade dévastatrice d'un gouvernement de la Mort qui semble s'être emparé de la Palestine – n'avez-vous jamais remarqué que la bande de Gaza ressemble à une plaie béante provoquée par un large poignard sur la carte du pays des Ecritures ?- .

Le film se frotte à l'Histoire –il y a un avant et un après Gaza 2009, les analystes s'accordent là-dessus -.

Le film est à l'écoute du récit de ceux qui ont vécu la gaza-strophe. Nous les avons filmé dès les premiers jours du cessez le feu.

En les recueillant au plus près du drame, en prenant le temps de l'écoute, dans un souci de vérité documentaire, les témoignages prennent toute leur ampleur, et nous font entrer dans le cauchemar palestinien.

Certes, mais au-delà de l'actualité chaude, au-delà du cri, le film s'attarde sur l'humanité des gens, recherchant la poétique dans leurs gestuelles et leurs propos.

Dans la laideur des paysages de guerre et des récits qui l'accompagnent, nous cherchons malgré tout la beauté qui s'attache aux humains, non réductibles à ces victimes misérables qu'on exhibe avec mauvais goût dans certaines officines de bonne foi. Non, nous refusons, pour notre part, d'entrer dans le jeu des mises en scènes macabres ; au contraire, nous voulons rendre leur dignité à ceux et celles qui ont été blessés dans leur chair et dans leur âme, et avec eux affirmer leur imprescriptible droit à la vie...

10/20



C'est peut-être là que notre proposition de cinéma prend sens...

RÉSUMÉ
SYNOPSIS
GÈNÈSE D'UN FILM
INTENTIONS
AU-DELÀ DU CRI
PERSONNAGES
GAZA CRÈVE L'ÉCAN
BIOS/CONTACTS

L'affiche du film résume ainsi notre propos: dans le ciel noir de Gaza, les milliers de boules de feu provoquées par les tirs de bombes au phosphore, évoquent le dessin de comètes filantes ou de quelques vaisseaux extra-terrestres. On pense aussi à des feux d'artifice. C'est presque joli, irréel. La scène est filmée de loin.

11/20

Voici les images que nous avons vues sur nos écrans pendant les 22 jours de la guerre contre Gaza. Elles montrent le point de vue de ceux qui regardent le spectacle de loin, avec elles nous plongeons dans un paysage virtuel, avant que la neige cathodique ne fasse fondre toute image dérangeante dans le néant abyssal de la mauvaise conscience du monde dit civilisé.

En dessous, dans l'ombre de la ville privée d'électricité, nous voyons le dessin d'une enfant qui se représente elle-même à côté de sa mère et de sa sœur touchées par un missile. Leurs corps semblent flotter dans l'espace comme des âmes qui hanteraient les faubourgs de la ville martyre. Mais que disent les gouttes qui s'en échappent ? Des larmes ou du sang ?

Voilà les images que nous n'avons pas vues sur nos écrans : elles montrent le point de vue de ceux et celles qui ont vécu sous les bombes. Avec elles nous entrons dans le paysage réel, elles nous laissent entrevoir le paysage mental palestinien...



A Gaza, je vais pour retrouver des amis. D'abord. Que les choses soient claires : je ne suis pas de ceux qui idéalisent le peuple palestinien et en font un genre humain à part, chargé de tous les fantasmes imaginables, le réduisant à autant de miroirs d'anges qu'il y a de démons dans nos imaginaires misérables. J'ai trop souvent été choqué par l'angélisme des bonnes âmes militantes qui chargent leurs héros d'habits si lourds à porter qu'ils les étouffent.

Non, les Palestiniens ne sont pas des héros, ils ne sont ni bons, ni gentils, ni méchants par essence, et surtout pas des caricatures. Il y a parmi eux toutes sortes de gens –des gens qu'on aime et d'autres qu'on déteste– comme dans tous les peuples de la terre. Les Palestiniens ne veulent pas être des héros, non. Ils aspirent simplement à leur part d'humanité, ni plus ni moins.

D'ailleurs, je ne suis pas « pro-palestinien » comme on aime à se proclamer dans les cours révolutionnaires. Je suis révolté par l'injustice faite au peuple de Palestine, et je reconnais que chacune de ses blessures marque l'humanité entière, même si, comme le dit un dicton populaire, c'est celui qui marche sur l'épine qui ressent la douleur à son pied.

Je ne vais pas en Palestine pour voir des bons Palestiniens pour les mettre joliment dans la boîte et les montrer comme des guignols aux braves gens.

Je me suis toujours méfié des images. Gare aux images. Je me rappelle quand j'étais à l'école des petits, une de mes maîtresses me donnait toujours des images quand elle voulait me récompenser. Et vous savez ce qu'il y avait dessus ?

Il y avait toujours un guguss tout marron qui faisait toutes sortes de niaiseries pour montrer combien il était gentil. Le guguss s'appelait Abdallah, c'était écrit dessus. Donc c'était censé être moi.

Comme je détestais ces images ! En plus de la honte d'être pris pour le fayot de la classe, je trouvais qu'elles me montraient dans des postures ridicules. Je ne savais pas encore que ces images représentaient la vision coloniale du bon petit arabe du coin de la rue... mais je me vengeais en dessinant des petits indiens tout rouges qui lançaient des fléchettes sur toutes les parties du corps généreux de ma bonne maîtresse. Méchant que j'étais ! Et le jour où je me suis fait attraper, j'ai été privé d'images jusqu'à la fin de l'année !

Voilà. Quand on va quelque part, on trouve toujours des gens qui ressemblent à l'image qu'on s'en fait. Surtout si on circule avec une caméra. Il est si facile de reproduire toujours les mêmes images, celles qu'on voit tout le temps. Surtout en Palestine, et à fortiori à Gaza. Je crois bien que c'est l'endroit au monde où il y a le plus de caméras au mètre carré ! Et les gens que vous rencontrez ainsi –surtout si vous ressemblez à un étranger- vous proposent souvent spontanément de jouer toutes sortes de rôles appris « à la télé » pour vous contenter, et gagner ainsi une petite place dans le paradis cathodique. Nombreux sont les

faiseurs d'images qui tombent dans le piège. Un jour à Gaza, j'ai discuté avec un caméraman qui se disait hanté par un rêve: toutes les nuits des ombres le poursuivaient en l'accusant d'être un voleur d'images. A la fin, il est rentré dans son pays voir un psy et il a vendu sa caméra.

Pour éviter ces (im)postures, il faut savoir trouver sa place PARMI les gens qu'on vient filmer. En d'autres mots, trouver sa légitimité. Ainsi, on trouvera les personnages du film qu'on désire faire.

Nos personnages nous ont choisi, eux. C'est ce qui fait notre légitimité. Je l'ai dit, ce sont des amis, ce sont eux qui nous ont choisis pour être filmé et pour filmer les leurs.

Il est vrai aussi, qu'au lendemain de la guerre, les personnages que nous avons choisis, encore sous le choc des bombes et plein des poussières de la mort qui rôde, ont un besoin impérieux de raconter leurs blessures. Ce qui donne à leurs récits leur caractère d'urgence et d'authenticité...





ABU SAMER, JOKER ET LES DROITS DE L'HOMME

Abu Samer, l'enquêteur sérieux et son acolyte, le bien nommé Joker, sont nos guides. Tous deux portent une cinquantaine fringante.

Tout au long du film, nous accompagnons nos amis du Centre Palestinien des Droits de l'Homme. Nous croisons nos questions avec eux lorsque nous recueillons les récits des témoins. Ils ont une grande expérience des enquêtes sur les violations des droits humains, et fournissent des rapports réguliers aux institutions internationales qui font référence (voir leur site www.pchr.org).

Abu Samer est salarié par le PCHR et Joker bénévole dans ce même centre, travaille pour l'UNRWA. Ils sont tous les deux spécialisés dans les enquêtes de terrain pour le compte de leur association.

Nous les verrons dans leur rôle d'enquêteurs. Le film entant ainsi documenter le travail méticuleux des professionnels de la défense des droits humains qui partout, sur les zones de conflits, révèlent les réalités du terrain. Et ceci avec plus de précision souvent que des journalistes qui ont pour mission de couvrir l'actualité immédiate.

Nous les verrons aussi dans les moments de pause entre les étapes de notre voyage dans

la bande de Gaza que nous traversons en long et en large. Confrontés à l'horreur, ce sont eux qui nous remontent le moral avec leur manière de créer du bonheur et de la poésie avec des petits riens. Car, avec Darwish, ils portent le fardeau de l'espoir, parce que « nous aussi nous aimons la vie ».

Et en arabe, le mot douleur, ALAM, et le mot espoir, AMAL, s'écrivent avec les mêmes lettres...

Comment avons-nous fait connaissance? C'était en 2001. J'étais venu à Gaza avec des amis pendant les débuts de la seconde Intifada. Les délégations du monde entier passent par le P.C.H.R. de Gaza. Les officiels comme les civils. Et nous avons sympathisé parce que je me retrouvais dans ces personnages humbles et proches des gens, sans prétentions, dévoués, épris de poésie et plein d'humour. Eux aimaient échanger avec moi parce que je comprenais à peu près l'arabe et arrivais à échanger avec eux dans cette belle langue, ce qui n'était pas le cas de la plupart de mes amis. Je leur montrais toujours les images que je tournais et les incitais à filmer eux-mêmes, et à améliorer leur approche filmique quand ils s'y sont mis. Avec eux j'ai animé une sorte de stage autour du film documentaire pendant quelques semaines. Ça

leur a plu, et Abu Samer me parle tout le temps de ses projets de film qu'il n'a malheureusement jamais le temps de réaliser.

Un jour de février 2002, avec des amis toulousains, nous nous sommes retrouvés dans leur maison (ils sont amis, collègues et voisins), invités à partager leur dîner et à passer la nuit. Ils habitent dans le camp de réfugiés de Khan Yunès au sud de la bande de Gaza. Les bombes ont commencé à pleuvoir sur le camp, à quelques dizaines de mètres de nous à peine. Nous étions terrorisés et n'osions toucher au plat généreusement garni de viandes qu'ils venaient de poser au centre de la pièce.

Pour détendre l'atmosphère, Joker, qui s'appelle en réalité Awad, a commencé à balancer une série de vanes. Petit à petit nous nous sommes tous déridés, et même le plus craintif d'entre nous y est allé de sa répartie. Je crois bien que je n'ai jamais autant rigolé que cette nuit-là.

Nous avons commencé vers 22h et à 5h du matin nous n'en avons pas encore fini : une blague interrompue par une explosion puis une autre et ainsi de suite. Anesthésiés à toute peur, nous sommes montés sur le toit pour voir le coq du voisin qui annonçait le matin. Grosse explosion à même pas 200 mètres de nous.

Premier réflexe d'inquiétude quand même. Puis un âne s'est mis à braire longuement. Éclat de rires général, pour nous l'âne s'est mis à rigoler, semblant dire : « Eh vous l'envoyé du gouvernement de la Mort, vous croyez que vous viendrez à bout de Moi ? Que nenni vous ne m'aurez pas !! En tout cas c'est comme ça que nous l'avons interprété. Et pourtant, la Mort rôdait dans les parages et pouvait nous faucher nous aussi... C'est ainsi que l'ami Awad a gagné le surnom de Joker, et il ne l'a jamais démerité.

LES PALESTINIENS DANS LE FILM

Le film prend la forme d'un road-movie, d'une ballade. Nous tournons avec deux caméras. Champ/contre-champ, ou en contrepoint. Nous avons convenu d'harmoniser notre travail à la caméra, nous inspirant d'un style BD, avec des partis pris de cadrages assumés de bout en bout, en portée, mais le plus posé possible. Nous cadrerons près de nos personnages, avec des plans en situation. Nous recherchons les belles lumières du matin ou de la fin d'après-midi, privilégiant les contrastes et bannissant les surexpositions...

Nous avons aussi convenu d'une approche *poétique*. Des *images poèmes* si on peut se permettre l'expression. Pour nous, imbibés des poèmes de Mahmoud Darwish, le

grand poète palestinien décédé en août 2008, la Palestine est engloutie chaque jour. Elle ressemble de moins en moins à un pays. C'est en train de devenir une métaphore. Puisse l'Art lui donner sens.

QUELQUES RENCONTRES

A l'est de la ville de Gaza, à quelque cinquante mètres de la frontière israélienne, une zone agricole. Nos amis nous ont emmenés là pour nous montrer un des points de départ de l'attaque terrestre.

Un vieil homme nettoie méthodiquement son champ qui court jusqu'aux miradors hideux au loin. Dans la brume, on distingue une concentration de véhicules militaires sur un talus. Les Israéliens ont coupé par les terres de ce paysan pour éviter les pièges posés sur la route. Leurs chars ont laissé de

profonds sillons dans la terre, rasant toutes les plantations. Il ne reste que quelques figuiers de barbarie au milieu de quelques ruines de pierre. Cette plante est connue ici comme le symbole de la présence palestinienne, et du « soumoud », sa persévérance. Même dans les terres de 1948, comme les gens d'ici appellent Israël, cette plante rappelle l'ancienne présence du « peuple de trop » là où leurs villages ont été détruits après leur expulsion.

Le vieillard, **Abu Samd** (ce qui veut dire le Père Tien bon) ramasse un à un les détritiques que la troupe a laissés parmi ses figuiers. Il nous parle tranquillement de ce qui s'est passé. Il ne lui reste plus rien, juste ces quelques figuiers. Pourtant, il ne se plaint pas. Il recommence tout à zéro. Pour la énième fois.





Devant lui, en direction de Gaza, une longue traînée. Ce sont les traces des chenilles des chars et des bulldozers israéliens. Ils ont dévasté la zone industrielle, plus un seul bâtiment debout, sur des kilomètres. Nous allons à la rencontre du patron de la seule entreprise de pylônes électriques du territoire. Totalement dévastée. Abu Saber (ce qui veut dire Père la Patience) ne pleure pas. Il raconte tout aussi tranquillement que notre vieillard Abu Samd, l'attaque israélienne du 27 décembre 2008. Le ciel est tombé sur sa tête, mais *nous sommes les nourriciers de l'espoir* dit-il.

Pas étonnant que la chambre de l'hôtel Palestine, en bordure de mer, à Gaza-ville, où nous allons dormir ce soir soit plongée dans le noir. Des jeunes, **Rami, Rachid et Mohamed**, nous reçoivent avec enthousiasme. Ils n'ont reçu aucun visiteur depuis deux ans dans cet hôtel qui vit son heure de

gloire lors de la venue du Président Arafat en 1994. L'immeuble touché par quelques missiles sur sa façade marine est tombé en désuétude, toutes les vitres ont volé en éclats. Pas évident non plus de filmer dans le noir. Même le générateur est en panne à cause de l'embargo sur l'essence.

Qu'importe nous filmerons à la lumière des bougies. C'est que les jeunes de l'hôtel Palestine sont intarissables quand il s'agit de parler de leur vie à Gaza sous le siège... A l'aube, le réveil matin. Ce sont les bombes qui tombent à un rythme soutenu sur les pêcheurs interdits de pêche par la marine militaire israélienne que l'on distingue nettement à l'horizon. Certaines tombent à quelques mètres de la plage, sous nos yeux. Pourtant le cessez le feu a été déclaré depuis 3 jours.

Abul Hal passe ses journées assis sur les ruines de sa maison dans ce qui fut le hameau de Hay Zeytoun (le coin des Olive-raies) aux portes de Gaza-Ville. Ici, des centaines de personnes ont été réunies dans quelques maisons et interdites de sortir pendant plusieurs jours. Plusieurs dizaines de membres d'une même famille sont mortes, les Samouni, tués de sang froid, disent les survivants, par les soldats qui ont établi ici leur campement, avant de lancer l'attaque sur le quartier urbain de Tell el Hawa, dans la ville. On voit nettement les traces de ce campement, les chenilles des chars et des bulldozers. Abul Hal ne pleure pas, il chante. Sa chanson parle de ce qui est arrivé à sa famille.

La petite **Mona**, 9 ans, elle non plus ne pleure pas. Pourtant elle a vu sa mère et sa sœur mourir sous ses yeux. Elle est seule au monde ? Non. Tous les survivants l'ont

adoptée. Elle passe ses journées à dessiner les scènes qu'elle a vécues.

A Hay Zeitoun il y a aussi cette grand mère, **Sit Hanem**, dont les seuls fils survivants sont enfermés dans une prison israélienne. Elle semble perdue dans sa souffrance, et toute la journée déplace des pierres lourdes dans un geste de vouloir reconstruire sa maison détruite pour la 3^{ème} fois depuis 7 ans, alors qu'un peu plus loin des gosses jouent avec des bouts de bois et de ferraille. En tapant dessus, le feu reprend. En fait, ce sont des restes d'une attaque au phosphore. Les gosses inconscients du danger s'amuse comme ils peuvent. C'est vrai qu'il y a plein de trous partout, pratique pour jouer aux billes. C'est devenu leur jeu favori !

Il n'y avait pas de résistance ici à Hay Zeitoun, c'est une zone agricole, les maisons étaient isolées les unes des autres. Impossible pour une guérilla de tenir quelque position que ce soit ici. La raison de son malheur c'est que ce hameau présente une vue stratégique sur la ville de Gaza, surpeuplée et donc plus difficile à atteindre pour une troupe qui veut éviter les victimes parmi ses rangs. Le choc avec « la Résistance » est attendu dans les ruelles de Gaza, mais avant, pour l'armée israélienne, il faut prendre Tell El Hawa (la colline du vent).

Au nord de la ville de Gaza, dans le quartier Abed Rabo à l'entrée du plus grand camp de réfugiés de Gaza, **Abu Soad** est assis dans les ruines de sa maison.

Il a perdu ses 3 filles chéries, sa mère, et plusieurs de ses proches. Il cherche à comprendre. Juste comprendre. Tout le quartier est par terre, plus rien ne tient.

GAZA

LE JOUR D'APRÈS... STROPHE

RÉSUMÉ
SYNOPSIS
GENÈSE D'UN FILM
INTENTIONS
AU-DELÀ DU CRI
PERSONNAGES
GAZA CRÈVE L'ECRAN
BIOS/CONTACTS

16/20



C'est un champ de ruines jusqu'au loin, là-bas au Nord, Beit Lahia, où nous retrouvons, toujours sur les traces des chars israéliens, un personnage haut en couleur, **Abu Enad**, un cultivateur, déjà rencontré en 2002 lors du tournage du film « Ecrivains des frontières » avec Mahmoud Darwish et ses confrères venus de quatre continents.

Je l'avais surnommé le « **paysan éloquent** » tellement sa verve poétique m'avait impressionné. C'est un ami de Abu Samer. Il a perdu plusieurs membres de sa famille et nous sommes venus lui présenter nos condoléances. Mais plutôt que de s'étendre sur le drame familial, notre paysan éloquent se lance dans une improvisation poétique à couper le souffle. Nous ne partions pas sans avoir goûté à ses fraises très appréciées en Europe.

Samir Abdallah & Kheridine Mabrouk

C'est chez un voisin de notre ami poète que nous serons confrontés à l'horreur absolue. La famille d'**Abu Halima** a été décimée. Leur maison frappée par une bombe au phosphore pue la mort. Les soldats en ont interdit l'accès pendant plus d'une semaine. Les corps des victimes sont restés dans les ruines de la maison abandonnée aux chiens.

C'est ici qu'ont été tournées les images les plus violentes que je n'ai jamais vues de ma vie, et même en écrivant je ne peux m'empêcher de pleurer. A cause de cette scène, mes nuits sont hantées par un cauchemar récurrent, mais c'est là une autre histoire sur laquelle je reviendrai dans un autre film. Ces images montrent un buste calciné d'une petite fille de 4 mois dont les bras et les jambes ont été arrachés depuis que les chiens l'ont déchiétée...

Ces images ont été tournées par un de ces **caméramans palestiniens** dont nous avons parlé plus haut. Nous allons rencontrer ce caméraman, **Mahmoud** et ses amis **Mahran, Issam, Wissam, Lana, Zuheir et Atef**, l'animateur de l'équipe de Media Group.

Ils sont tous obsédés par l'idée de MONTRER ce qu'ils ont filmé, une indicible partie de ce qu'ils ont vu. Mais voulons nous VOIR ? Et puis MONTRER, mais POURQUOI FAIRE ?...

C'est le sujet d'un second film : GAZA CRÈVE L'ECRAN...

Réalisation : Samir Abdallah

Production : **L'Yeux Ouverts, Iskra, Media Group**. Ce second film, d'une durée de 90 mn montré au Festival de Dubaï (DIFF) sera disponible à la fin janvier 2010, en France.



ATEF, LANA MAHMOUD... ET LES IMAGES DE LA GUERRE

Ce sont eux qui ont tourné les images de la guerre. Ils les ont envoyées chaque jour par les airs pour les rendre disponibles dans le monde entier, mais très peu ont été vues.

Des images qui ont cogné mes rétines avec une violence insoutenable. Au point qu'elles ont peuplé mon esprit de fantômes et mes nuits de cauchemars d'une noirceur absolue, jusqu'à ces derniers jours d'été, tandis que j'écris ces lignes.

Nous en montrons quelques-unes pendant le récit. Des plans courts, aussi rapides que violents, que nous monterons comme ils ont été tournés : à l'arrache et sans fioritures formelles. Mais nous ne voulons absolument pas nous laisser vampiriser par la fabrique du spectaculaire, ni laisser rôder les esprits morbides qui se délectent du sang.

Nous avons rencontré celui qui nous a donné ces images, Atef, au surlendemain de notre arrivée à Gaza. Je l'avais déjà croisé 7 ans auparavant en compagnie de mon ami Hassan Balaoui. Il s'occupait alors des services techniques de la télévision palestinienne. Lorsque le Hamas a fermé cette chaîne après sa prise du pouvoir, Atef a créé Media Group, l'une des deux princi-

pales agences d'images et de services audiovisuels de Gaza, avec Ramattan.

Le nouveau pouvoir le laisse agir, puisqu'il a besoin du savoir-faire de ses collaborateurs, et qu'il a intérêt à ce que les images qu'ils tournent sortent de Gaza. J'ai d'ailleurs été surpris par la tranquillité avec laquelle nous avons pu tourner dans ce ghetto sous blocus. Je ne suis pas sûr qu'il en soit encore ainsi d'ailleurs, mais faut voir.

Je pensais que des miliciens ou des policiers interviendraient à tout bout de champs, nous demandant de ne pas tourner telle scène pour les raisons les plus variées. Ce n'est arrivé qu'une seule fois en un mois, parce que je tournais près d'une cache d'armes sans le savoir. Et les deux policiers qui m'ont interrompu se sont répandus en excuses lorsqu'ils ont reconnu celui qui avait tourné « le Siège » ! Ils avaient à peine 16 ans lorsque nous étions enfermés dans le QG d'Arafat à Ramallah, en 2002, je les avais même filmés presque enfants.

Quelle coïncidence ! Ils m'ont invité à prendre le thé dans leur modeste abri, et m'ont raconté –hors caméra– leur rôle dans ce qu'ils appellent « Al Mouqawama », la Ré-

sistance. Je n'ai pas voulu filmer tout de suite, me disant que je retournerai les voir à une prochaine occasion, car ils méritent bien un film à eux tout seuls.

Atef s'est entouré des meilleurs cameramen et techniciens de l'ancienne télé. Aucun n'est affilié au Fatah, au Hamas ou à un quelconque groupe palestinien, mais tous vénèrent Arafat et cultivent sa mémoire. Aussi, ils me considèrent comme un frère à cause de mon film tourné avec le Raïs. Atef m'a tout de suite demandé de faire un film avec les images tournées par ses 8 collaborateurs dans toute la bande de Gaza pendant les 22 jours de la guerre. Une trentaine d'heures.

J'ai tout regardé pendant plusieurs nuits avec le monteur du groupe, et nous avons monté plusieurs edit-lines avec les images de chacun des cameramen, mises bout à bout. Après une semaine, j'ai dit à Atef que je ne pensais pas être capable de faire un film juste avec ces images, et pas seulement parce qu'elles sont trop violentes et qu'elles m'ont fait suffoquer et pleurer toutes les larmes de mon corps, et cauchemarder les pires horreurs que l'on puisse imaginer.

Je lui ai dit que je voulais leur montrer ces images et réaliser des entretiens avec eux. Je pensais qu'ils seraient eux des personnages de film, confrontés à leurs propres images et dirais-je, à leurs propres démons. Ils ont tous accepté avec enthousiasme.

Nous les avons donc filmés dans les studios de Media Group. Gros plans visages, lumière rasante au-dessus d'une épaule. Plutôt chaude sur un côté, et légèrement bleutée de l'autre, noir total sur le fond...

« La caméra est une partie de ma vie. Si je la perds, je perds ma vie. J'ai décidé : quoi qu'il nous arrive, je filmerai toujours »
Mahmoud cameraman

ATEF, PATRON DE MÉDIA GROUP, LA CINQUANTAINE :

« Des images très bouleversantes sont passées par moi. Je les suivais et regardais, j'étais bouleversé. Parfois je laissais mon travail, et j'allais pleurer.

La télévision est regardée par des enfants, des femmes, des personnes âgées. Je ne peux pas exposer ces images, pour des raisons professionnelles et aussi pour des raisons humanitaires.

Beaucoup de ces images, celles que nous avons vues ensemble, Samir, nous ne pouvions pas les sortir au monde, ce sont des images dures et violentes.

Toi et moi, elles nous ont atteints, mais... je ne sais pas... Je crains qu'un jour toi et moi, nous devenions peut-être une de ces images. Et moi, je ne souhaite pas être exposé de cette manière...

Ce sont des scènes très douloureuses. La guerre est finie, celui qui est mort est mort, et celui qui est vivant est vivant...

Mais la chose la plus douloureuse, c'est que nous sommes toujours assiégés...

Ces maisons détruites, tous ces gens par milliers, des dizaines de milliers de personnes... Ils vivent sans abri, dans un climat froid et pluvieux, dans la nuit.

Les hommes sont mélangés aux enfants et aux femmes. Il n'y a pas de lieu où vivre.

Les maisons qui ont été partiellement détruites, il est possible de les rénover, mais à condition qu'il y ait des matériaux de construction. Il n'y a pas de matériel...

Nous subissons toujours le blocus!

Aucun matériel de construction n'a pu être entré pour que l'on puisse reconstruire nos maisons, et que les gens puissent se reconstruire. »

Lana, femme reporter, la trentaine :

« Il y a beaucoup d'images dans ma tête, j'ai vu beaucoup de choses pendant la guerre et même après la guerre et j'ai beaucoup pleuré. C'est vrai que je ne fais pas partie des morts... mais crois-moi : les vivants sont comme morts, ils ne sont ni vivants ni morts, il n'y a pas d'âme.

Crois-moi, là je discute avec toi, mais je suis triste, je n'ai pas l'envie de vivre ou d'être joyeuse ou n'importe quoi... Tu me vois rire ou raconter, mais crois-moi que de l'intérieur je suis triste, je n'ai pas d'espoir, je n'ai pas d'âme...

Il y a certaines images qui resteront à jamais graver dans mon esprit... comme l'image d'un père qui appelait son fils Mohamed au milieu des décombres, il n'appelait pas seulement Mohamed, il disait où est-tu Mohamed, réponds-moi Mohamed... Voilà, je te raconte cela et j'ai la chair de poule, et elle ne peut pas quitter mon mental.

Et une autre image, celle d'un homme qui pleurait, avec qui je discutais, je n'avais pas dit grand chose, seulement bonjour mon oncle et il s'est mis à pleurer, tout ce que j'ai fait, c'était de m'asseoir à ses côtés au-dessus de sa maison détruite et je me suis mise à pleurer aussi.

Il me demandait : "pourquoi nous ont-ils fait celà? pourquoi?"

Je n'avais pas de réponses à ses questions, parce que je ne savais pas moi-même, pourquoi Israël, nous a fait tout ça...

Celui qui est mort, que Dieu ait son âme, mais celui qui a survécu, et qui ne vit pas... Voilà le drame...celui qui est mort est mort...et nous mourrons tous un jour, toi et moi nous ne sommes pas éternels...et personne sur terre n'est éternel, nous mourrons tous... mais si tu vis et qu'en fait tu n'es pas en vie, et que tu vis une vie qui n'en ait pas une... c'est un péché. »

MAHMOUD, CAMÉRAMAN, LA TRENTAINE :

« Il y avait des gens qui voulaient être filmés et d'autres pas. C'était une bataille : il fallait tout documenter. Parce que c'est un message, et nous en tant que cameraman, c'est notre devoir d'envoyer ce message. Nous avons essayé de convaincre les sceptiques qu'il fallait rester sur les lieux pour filmer, pour les soulager et dire au monde qui nous regarde... que nous sommes des gens avec des sentiments, nous aimons

notre nation et nous la vénérons. Et le monde qui regarde ces images ne peut avoir que de la sympathie pour nous. Si nous ne documentons pas cette guerre, ce serait un grand problème. Les gens comprendraient bien notre démarche, et nous aidaient. Il fallait que l'on soit présents malgré le grand danger...

Dans les guerres précédentes, nous n'avions pas pu profiter des progrès de la technologie.

Sur la guerre de 48, nous voyions de vieilles images en noir et blanc, sur pellicule.

Nous voyions l'exil forcé des Palestiniens.

Mais nous faisons partie de la génération qui a écouté les histoires de nos parents et grand-parents. Il n'y avait personne pour documenter tout ça.

Cette histoire tournait dans mon esprit pendant que je filmais la guerre.

Les guerres d'avant n'étaient pas documentées.

Nous devons faire les images des guerres pour laisser des traces aux futures générations. L'histoire de la Palestine, nous l'écrivons en la filmant de nos propres mains. Et si nous ne pouvons le faire avec les moyens modernes, ça serait un grand problème.

Nous avons décidé de montrer dans le détail ce qui se passe ici : les carnages, les civils, les Institutions, et les maisons prises pour cibles.

Nous devons faire tout ça car nous sommes une partie du peuple, nous devons être avec le peuple.

Et les crimes précédents n'ont pas été filmés. Il n'y avait pas les moyens à l'époque et les gens ne pensaient pas que la guerre était comme cela.

Les carnages que nous avons documentés seront un témoignage des crimes commis par les Israéliens, à l'encontre des civils, des pierres, des humains, des citoyens et des enfants.

Je suis convaincu que ces images vont dénoncer Israël, parce que ces images sont de la documentation.

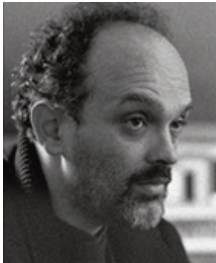
Et l'histoire nous l'écrivons avec nos mains, au prix de notre sacrifice.

Ça n'est pas juste un slogan... Non : je peux moi-même devenir un martyr, n'importe quand, je peux perdre ma jambe, ma main, mes yeux...il peut m'arriver n'importe quoi.

Mais l'important, c'est que j'ai pu enregistrer l'histoire.

Nous avons une histoire, nous avons des archives, qui seront racontées par toutes les générations, avec détails.

Et ils témoigneront que le caméraman était un aventurier, qui a filmé et tout documenté. Et la documentation est l'histoire de tous les peuples. »



Samir ABDALLAH - Né en 1959 à Copenhague (Danemark), de père égyptien et de mère danoise. Installé en France depuis l'âge de 6 ans, il y a acquis la nationalité française. Réalise des films documentaires et reportages depuis 1983. Après une collaboration de 10 ans avec l'Agence IM'Media, spécialisée dans l'immigration et les cultures urbaines, où il produit et réalise une série de reportages pour l'émission «Rencontres» sur FR3, il fonde l'association L'Yeux ouverts qui organise des ateliers de réalisation et de programmation dans les quartiers pour développer une réflexion et une pratique publique sur les images et représentations du réel et de l'imaginaire. Depuis 1994, il anime un réseau international de projections publiques de films et programmes documentaires exprimant un point de vue critique sur le monde contemporain, avec plus de 3000 partenaires associatifs et divers, en France, Europe, pays arabes et Amériques... un réseau qu'il vient de baptiser du nom de : CINEMETEQUE...



Khéridine MABROUK Passionné de Bande Dessinée et de cinéma, il est auteur de BD et illustrateur pendant plus de sept ans dans différents magazines. Il développe ensuite des projets personnels engagés (Hawwa, magazine de réflexion sur les cultures musulmanes ; Grizlis, communication engagée...) et se distingue par un graphisme qui puise ses sources en Orient. Son univers artistique, profondément inspiré par le monde arabe, le démarque. Il est alors directeur artistique pour différentes maisons d'éditions pour lesquelles il crée de nombreuses collections. Diplômé de l'école des Gobelins, il réalise plusieurs films promotionnels. Un film est en cours sur les Soufis à Damas et les héritiers de l'Emir Abdelkader.

Ce film est une première collaboration entre les 2 artistes. Ils ont filmé chacun avec une caméra.



REALISATIONS DOCUMENTAIRES

Voyages au Pays de la Peugeot, Samir Abdallah & Raffaele Ventura, Maurizio Lazzarato, 1991, 60 mn - Dif Planète câble. Chez les ouvriers des usines Peugeot-Sochaux, une enquête ouvrière.

Chronique du Dragon, Samir Abdallah & Raffaele Ventura, 1995, 52 mn - Dif Canal + et la Télé de la Rue. Une chronique due l'occupation d'un immeuble vide rue du Dragon à Paris par des familles sans logis et le DAL. Avec le soutien de nombreux artistes.

La Ballade des Sans Papiers, Samir Abdallah & Raffaele Ventura, 1997, 82 mn - Dif Planète câble et la Télé de la Rue. Une chronique du mouvement des sans papiers de l'église Saint Ambroise à l'église Saint Bernard.

Pour Titus, Samir Abdallah, 1998, 52 mn - diffusion Planète câble et la Télé de la Rue. Un hommage au jeune Titus, d'origine marocaine, tué par la « violence de la bêtise » dans sa cité de banlieue...

1948, l'expulsion, Samir Abdallah, 1998, 26 mn - diffusion Planète câble et la Télé de la Rue. Le récit de l'expulsion des Palestiniens en 1948, par l'historien palestinien Elias Sanbar

Fêtes circuler ! Samir Abdallah, 2001, 52 mn - diffusion Telesonnette et la Télé de la Rue. Road-movie musical sur les frontières et plaidoyer pour la liberté de circuler...

El Batalett, femmes de la Médina, Dalila Ennadre, 2001, 60 mn, diffusion Arte, RTBF, la Télé de la Rue. Portrait de groupe de femmes de la Médina de Casablanca qui résistent au quotidien ...

Voyages en Palestine(s), Samir Abdallah, 2001, 52 mn - diffusion la Télé de la Rue. En juin 2001, la première mission civile pour la protection du peuple palestinien, conduite par José Bové et des personnalités du mouvement social français, se rend en Palestine et en Israël...

Le siège, Samir Abdallah, 2003, 55 mn - coproduction avec the factory - diffusion France 3, France 2. 32 jours à la Moqataa, le QG de Yasser Arafat, assiégé par l'armée de Sharon, en avril 2002.

Ecrivains des frontières, Samir Abdallah & José Reynès, 2004, 80 mn, coproduit avec les Films du Cyclope, sortie cinéma. Un voyage en Palestine avec 8 écrivains du monde à la rencontre de Mahmoud Darwish, poète.

Quo Vadis? Samir Abdallah, 2006, 75 mn, production L'Yeux Ouverts/Images Plus. Un voyage aux sources du réalisateur avec ses deux garçons, Nessim (19 ans) et Bilal (17 ans) nés en France : au Danemark, au Maroc et en Egypte.

Après la guerre, c'est toujours la guerre, Samir Abdallah, 2008, 82 mn, production L'Yeux Ouverts/Vidéo de poche. Un carnet de route pendant et après la guerre de l'été 2006 au Liban.

On est resté sur la dalle...(la bataille d'Argenteuil), Samir Abdallah, 2008, 90 mn, production L'Yeux Ouverts/Iskra. La campagne des candidats dits de la « diversité » à Argenteuil, pendant les Législatives de 2007.

Candidats pour du beur ? Samir Abdallah, 2009, 90mn, film en construction, production L'Yeux Ouverts/Iskra. Avec les candidats dits de la diversité lors des élections françaises de 2007 et 2008.

GAZA

LE JOUR D'APRÈS... STROPHE

CONTACT RÉALISATEURS
0033 (0)6 80 63 39 65
GAZA-STROPHE@CINEMETQUE.COM

WWW.GAZA-STROPHE.COM

L'YEUX OUVERTS
BP 624 - 92006 NANTERRE CEDEX
TEL : 33 (0)6 80 63 39 65
FRONTIERES@HOTMAIL.COM



ISKRA
18, RUE H. BARBUSSE BP24
94111 ARCUEIL CEDEX
TÉL : 33 (0)141 240 220
FAX : 33 (0)141 240 777
ISKRA@ISKRA.FR

WWW.ISKRA.FR

ISKRA



© Iskra / L'Yeux Ouvert / France Télévisions 2010

ISKRA / L'Yeux Ouverts / RFO
PRÉSENTENT

UN FILM DE
SAMIR ABDALLAH &
KHÉRIDINE MABROUK

GAZA

LE JOUR D'APRÈS... STROPHE

PRODUCTION ISKRA / L'YEUX OUVERTS / RFO AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE DE LA PROCIREP- SOCIÉTÉ DES PRODUCTEURS DE L'ANGOA DE MEDIA GROUP ET DE LA FONDATION UN MONDE PAR TOUS
GAZA-STROPHE, LE JOUR D'APRÈS... UN FILM DOCUMENTAIRE DE SAMIR ABDALLAH & KHÉRIDINE MABROUK
MONTAGE KAHENA ATIA MUSIQUE ABBAS BAKHTIARI PRODUCTION MATHIEU DE LABORDE

WWW.GAZA-STROPHE.COM

ISKRA
L'Yeux Ouverts
ANGOA
MEDIA GROUP
C

PRODUCTION
ISKRA / L'YEUX OUVERTS / RFO

UN FILM DOCUMENTAIRE DE
SAMIR ABDALLAH & KHÉRIDINE MABROUK

MONTAGE
KAHENA ATIA

MUSIQUE
ABBAS BAKHTIARI

IMAGES ADDITIONNELLES
MEDIA GROUP, MAHMOUD DARWEESH AJRAMI, ESSAM
ATTIA AJRAMI, WISAM HATEM EL-ASHI

TRADUCTIONS
RULA ELJEICHI, SAMIA AYEB, TAGHRID SENOVAR, SARA HABA,
YARA JALAJEL, AMEL CHERGUI, BILL PETERSON, MYRIEM RIVEIL

PRODUCTION
MATHIEU DE LABORDE & LAURENT DE WANGEN

UNE CO-PRODUCTION
ISKRA
MATHIEU DE LABORDE, LENA FRAENKEL,
VIVIANE AQUILLI, JASMINA SIJERIC
L'YEUX OUVERTS
NĀĪMA ASLI, LAURENT DE WANGEN, FLEUR YVERNAV
FRANCE TÉLÉVISION PÔLE RFO
WALLES KOTRA, PIERRE WATRIN, CATHERINE MAUFROY

AVEC LE SOUTIEN DE
CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE
PROCIREP SOCIÉTÉ DES PRODUCTEURS
ANGOA
MEDIA GROUP ATEF EISSA
UN MONDE PAR TOUS
CAMPAGNE CIVILE INTERNATIONALE
POUR LA PROTECTION DU PEUPLE PALESTINIEN